Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 44

Artikel: Feuilleton du Conteur vaudois : noble ou paysan : (suite et fin)
Autor: France, Jeanne
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190620

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-sixième année. N° 44. Samedi 3 Novembre 1888.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2me *et* 3me *séries.*
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Le Conteur sera adressé gratuitement, jusqu'à la fin de l'année, aux nouveaux abonnés pour 1889.

Le banquet de samedi soir.

Les journaux de lundi dernier ont raconté avec une certaine volupté gastronomique tout ce qu'avait de succulent le menu du banquet des maitres d'hôtels, à Beau-Rivage. Ils en ont publié les détails sans pitié, et mis l'eau à la bouche de nombre d'abonnés qui n'ont joui de ce festin qu'en lecture. Ils ont fait miroiter à leurs yeux le *potage Tortue*, le *Turbot sauce Riche*, les *Faisans aux Croûtons*, les *Côtelettes de Chevreuil à la Saint-Hubert*, etc., etc. ; ils leur ont dépeint le velouté du *Corton*, le bouquet du *Médoc* et d'autres vins exquis ; ils leur ont enfin représenté le *Champagne*, versé dans de larges coupes au pied évidé, et d'où le liquide remonte en colonnes de perles, pour pétiller à la surface.

C'est très agréable pour nos journalistes, qui tous étaient au nombre des convives, de raconter ces détails, mais ce n'est pas très généreux pour leurs lecteurs.

. . . . . .

Il est vrai, cependant, que ce menu était parfait ! Pouvait-il en être autrement, dans un banquet organisé par des maîtres d'hôtels, tous experts dans l'art de goûter, de déguster et de donner aux plaisirs de la table les plus séduisants attraits ?... Aussi, jamais, croyons-nous, des invités ne se sont moins fait tirer l'oreille, jamais ils n'ont été plus exacts au rendez-vous. A l'heure précise, tout le monde était au coup de fourchette !

Et tous ont reconnu que c'était un bien beau talent, celui d'apprêter les mets, non seulement au point de vue des gourmets, mais au point de vue patriotique ; c'est du moins ce qui est ressorti de tous les discours prononcés à Beau-Rivage.

En effet, l'industrie des hôtels, qui prend chaque jour plus d'extension en Suisse, contribue incontestablement, pour une large part, à la prospérité générale. Comme le Vaudois s'arrête à l'enseigne du bon vin, l'étranger s'arrête et séjourne dans les contrées où il y a de bons hôtels. Il ne suffit pas, pour notre pays, de posséder une nature riante et pittoresque ; il faut encore que ceux qui nous visitent aient le cœur et l'esprit bien disposés, par la manière dont on les traite à l'hôtel. Ne nous faisons point illusion ; il n'y a pas de belle nature pour les estomacs mécontents. Et voyez l'influence qu'un bon dîner peut avoir sur nos impressions, et par conséquent sur l'esprit humain :

« A l'époque de la grande éloquence parlementaire, dit un écrivain français, de la grande intensité du patriotisme, on mangeait, on buvait, pour s'exciter à la lutte, pour décupler les forces du cerveau. On a reproché à Mirabeau sa bonne chère, et aussi à Danton son bel appétit. Mais qu'eussent-ils fait avec l'estomac creux ?

« Talleyrand n'était jamais plus habile à revendiquer du territoire pour la France, dans le congrès de Vienne, que quand il avait fait bien boire et bien manger les diplomates attablés. Si l'on est plus éloquent, plus persuasif au dessert, on est aussi meilleur et plus facile à persuader.

« Alexandre Dumas était un gros mangeur, et son esprit était la fleur de ses bons repas. Nos deux grands poètes, Lamartine et Victor Hugo, n'étaient pas indifférents à une bonne table : ils avaient le rire mouillé, et ils eussent pris en horreur les Succi, les Tanner, les Merlati, ces squelettes faisant la propagande de l'amaigrissement, c'est-à-dire de l'abaissement physique et intellectuel.

FEUILLETON du *CONTEUR VAUDOIS*

NOBLE OU PAYSAN

(Suite et fin.)

Le jeune sous-officier voulut parler ; l'abbé fit un geste réclamant le silence et continua :

— Sur mon honneur de gentilhomme et sur ma foi de chrétien, Pierre, je vous assure que l'on vous cherche depuis notre retour en France, c'est-à-dire depuis dix ans. Quant à votre mère, en exil ou en France, elle n'a cessé de vous désirer, de conjurer Dieu de vous rendre à son amour.

M. de Manlieu se rapprocha encore du jeune homme, et, très pressant, cherchant à éveiller les convoitises du déshérité, la voix chaude et suppliante à la fois :

— Vous serez comte de Manlieu, riche, protégé du roi, pourvu d'une charge à la cour ou de quelque haut grade dans l'armée, époux, si vous le voulez, de Mlle de Rochemare, la nièce de ma sœur, une ravissante et angélique enfant plusieurs fois millionnaire... Pierre, si votre cœur ne vous entraîne pas vers nous, si la tendresse d'une mère éplorée, de toute une famille prête à vous chérir, ne vous touche pas, qu'au moins, votre intérêt...

— Assez, Monsieur, dit violemment Bernard, je vous répète que vous vous méprenez étrangement...

— Et moi, je vous répète que nous avons la certitude...

— Vous ne pouvez l'avoir... vos agents vous ont trompé ou ont pris leurs fausses inductions pour la réalité. Je suis né en 1795, j'ai connu le prêtre qui m'a baptisé, j'ai entendu conter mille petits incidents concernant ma naissance et mes premiers jours... je ne suis que l'humble et légitime fils du paysan Bernard. Si vous le voulez, j'interrogerai devant vous ma mère, ma vraie mère...

Une portière au fond du salon fut brusquement écartée, et deux femmes en deuil apparurent ; la plus âgée pleurait.

Appuyée sur le bras de sa compagne, elle s'avança vers Pierre ; puis, à la fois imposante et tendre, un amer sourire contractant son visage flétri, qui avait du être autrefois remarquablement beau, elle prit les mains du jeune homme et d'une voix vibrante :

— Ose de nouveau renier ta mère devant elle, cruel enfant.

Une émotion intense se peignit sur les traits de Pierre. Une pitié profonde pour cette triste femme, qui, pendant 24 ans, avait pleuré son dernier né, envahit et bouleversa son âme.

Tous virent qu'il était touché... alors, ils l'entourèrent, le suppliant les larmes aux yeux, lui répétant qu'ils l'aimeraient, qu'il était bien à eux, que c'était affreux de torturer ainsi sa mère...

« Il y a tous les jours, dans toute la France, à la même heure, dans le premier émoi d'une bonne digestion, des milliers d'hommes de génie. Je sais bien que le génie se dissipe à mesure que la digestion se fait. Mais l'heure, la demi-heure, le quart d'heure d'inspiration sous le feu d'un bon dîner, après des libations de bon vin, n'est pas une chose perdue. Il en reste un retentissement, une émulation, un désir de n'être plus bête. »

Aussi comme tous les discours prononcés à Beau-Rivage respiraient le bien-être, et la bonne humeur!... comme ils étaient pleins d'enthousiasme, et comme l'avenir se présentait riche de promesses.

On voit que par la bonne tenue de leurs établissements, et les attraits qu'ils savent leur donner, par les perfectionnements qu'ils apportent dans l'art culinaire, et les agréables digestions qu'ils ménagent aux étrangers qui nous visitent, messieurs les maîtres d'hôtels contribuent non-seulement à faire apprécier les beautés naturelles de notre pays, mais concourent encore à son développement intellectuel et moral.

Les dents de Guillaume II.

Les journaux racontent que Guillaume II est quelquefois subitement fantasque et se laisse volontiers aller à rudoyer les gens.

Cela tient simplement à ceci: c'est que Guillaume II a de mauvaises dents, comme tous les Hohenzollern, et qu'il en souffre souvent.

Sa majesté devient tout à coup silencieuse, son front se rembrunit. On croit qu'elle médite quelque chose. Pas du tout; elle a une molaire cariée qui lui fait mal.

Et moi qui croyais que les souverains, de droit divin surtout, n'avaient pas de ces petits incovénients.

Au contraire, il paraît justement que le signe distinctif des Hohenzollern sont les dents gâtées. C'est à cela qu'on reconnaît un descendant du grand Frédéric II.

Maintenant, pour dire la vérité, je plains absolument le jeune empereur d'Allemagne.

Rien n'est plus désagréable que le mal de dents. Nous avons tous plus ou moins passé par là — quoique non empereurs.

L'avantage de la haute situation qu'occupe dans le monde Guillaume II, c'est que, lorsque les rages de dents lui viennent, il peut s'en prendre à quelqu'un.

Nous autres communs des martyrs, nous avons à peine, dans ces moments-là, le droit de maugréer contre nos domestiques, et encore ceux-ci peuvent-ils se fâcher. Mais devant Guillaume II, personne ne répond et tout le monde tremble.

Il lui est loisible, si la rage devient trop forte, de faire venir des feld-maréchaux, des princes, des ministres et de taper dessus comme sur du plâtre.

On sait que pour le mal de dents cela ne guérit pas, mais que ça procure une petite diversion qui soulage.

Je vois d'ailleurs avec satisfaction que Guillaume II ne se prive pas de ce plaisir relatif.

A-t-il bu trop froid ou trop chaud, s'est-il placé dans un courant d'air, si le mal des dents des Hohenzollern éclate, il se met aussitôt dans une colère terrible.

Et alors toute la Prusse, que dis-je, toute l'Allemagne, soit quarante millions d'êtres vivants, ont le frisson et sentent la peur agiter leurs membres.

Et quand on pense que le bonheur d'un grand pays, que la paix de l'Europe même, tiennent à ceci: c'est que l'empereur Guillaume II se décidera peut-être un jour à se faire arracher toutes ses mauvaises dents et à porter un ratelier!

ERNEST BLUM.

Edison et son laboratoire.

Sur la ligne de Pensylvanie, à 25 kilom. de New-York, on aperçoit dans un bouquet d'arbres un massif de bâtisses surmonté d'une cheminée. C'est Menlo-Park, le laboratoire d'Edison.

Thomas Alva Edison est sans contredit une des figures les plus originales du siècle. Agé de 42 ans, il doit bien avoir fait breveter au bas mot un millier d'inventions. Son laboratoire, avec ses annexes, représente aujourd'hui 10 à 12 millions de frais d'établissement. Les expériences qui s'y font d'un bout de l'année à l'autre coûtent en moyenne 30,000 fr. par mois. Une centaine de savants et de spécialistes de tout ordre y sont employés d'une façon permanente.

Au rez-de-chaussée sont les machines à vapeur et les dynamos; au 1er étage, les machines de précision. Plus haut les ateliers de menuiserie et de charpente, une vingtaine de laboratoires particuliers consacrés chacun à un ordre distinct de recherches, le cabinet de chimie, la bibliothèque, l'atelier du maître et ses archives.

Edison est de taille moyenne, robuste, bien musclé, les cheveux poivre-et-sel, la face sans barbe, illuminée par des yeux gris admirables. Le front est bien modelé, la bouche mince, le menton ferme.

A d'autres égards, dans sa veste de travail, avec ses mains tachées d'a-

---

Il faillit céder...

Après tout, quelle certitude avait-il? La paysanne, désireuse de l'avoir bien à elle, avait pu le faire reconnaître par son second mari, et inscrire en conséquence sur les registres de la paroisse. Elle l'avait aimé d'autant plus qu'elle n'avait jamais eu d'autre enfant, et maintenant, devant ces réclamations inattendues, elle se taisait, manquant de courage, comme avait dit l'abbé, soit pour mentir, soit pour perdre son fils.

Soudain, il lui sembla la voir devant lui, cette pauvre et rustique créature dont il était l'orgueil et la vie, et qu'il allait renier, lui, son fils. Elle pouvait prouver qu'il était bien le fils de ses entrailles, et elle s'était tue héroïquement, sans nul doute pour le laisser libre.

Et Suzette, la jolie fiancée qui, confiante l'attendait, sûre de son amour, se souvenant de ses serments....

Il eut honte de lui-même, de sa lâche hésitation; d'un geste violent, il retira ses mains de celles de Mme de Manlieu, et fit le vide autour de lui.

— Monsieur, dit-il au prêtre, ne me tentez plus. J'ai failli, voyez-vous, renier ma mère, abandonner ma fiancée, et voler la place du frère que vous cherchez... Vous qui êtes un ministre de Dieu, vous savez bien qu'induire son prochain en tentation est une faute. Je ne suis, en vérité, qu'un pauvre paysan qui va retourner à la chaumière paternelle, cultiver son modeste héritage, et épouser la simple fille qui, dès longtemps, s'est promise à lui. Je n'ai pas un seul doute... ma mère m'aime trop pour que je sois le fils de l'adoption... Vous vous êtes trompés, je vous l'affirme... Laissez-moi partir...

Se tournant alors vers la comtesse de Manlieu:

— Je voudrais, continua-t-il, très ému, oui, sur mon âme, je voudrais être l'enfant que vous pleurez, et pouvoir sécher vos larmes. Mais puis-je vous mentir, vous tromper indignement?... La possibilité d'avoir un intrus dans votre famille ne vous fait-elle pas frémir?

— Il nous repousse, sanglota la malheureuse femme, s'accrochant désespérément à sa chimère. Mon fils! mon fils! répétait-elle d'une voix brisée en lui tendant les bras.

— Pitié pour elle, murmuraient Mme de Rochemare et sa sœur, aussi obstinées que leur mère.

— Mais la pitié n'autorise pas le mensonge! gronda Pierre, essayant de prendre un ton furieux, quoique profondément remué par cette scène étrange. Si votre mère se mourait, et qu'il suffit d'un mot pour adoucir son agonie, ce mot, je le dirais... Seulement, il ne s'agit pas d'un pieux mensonge fait à une mourante, il s'agit de vivre avec un écrasant remords, et je ne le veux pas...

cide, Edison a un peu l'air d'un photographe. Charmant homme d'ailleurs, simple, accueillant et faisant toujours bon visage aux hordes de curieux que lui amènent presque tous les trains.

Par les mœurs et les habitudes d'esprit, autant que par la méthode, c'est un artiste plus encore qu'un savant. Ses grandes joies sont le labeur acharné, les tâtonnements de 20 et 30 heures d'affilée sur un appareil nouveau, les épreuves sans cesse recommencées, les morceaux pris sur le pouce ou sur un coin de table dans la fièvre de la création. Puis, pour se délasser, les sommeils de 12 heures sans débrider, ou quelque bordée au loin,— partie de chasse, ou dîner d'amis.

On sait par quelle petite porte il était entré dans la vie. Fils d'un pauvre tailleur de l'Ohio, et n'ayant jamais eu d'autre professeur que sa mère, il entra à 11 ans au service du Great-Trunk-Railroad, pour vendre des fruits et des journaux dans l'express de Port-Huron.

Deux mois plus tard, il imaginait de se procurer quelques caractères d'imprimerie et de composer en route des bulletins-annonces contenant le sommaire de ses journaux, afin d'en activer la vente. Ce bulletin devint bientôt une véritable gazette, alimentée aux stations principales par des dépêches télégraphiques. Les voyageurs se l'arrachaient, et le jeune rédacteur se transformait en personnage.

Mais tout cela ne l'éblouissait pas. Il avait pris un abonnement à la librairie circulante, et tout en dévorant l'espace en chemin de fer, lisait et travaillait sans cesse. Il apprit la chimie, installa un laboratoire dans le fourgon des bagages et poursuivit tout seul des expériences sur l'électricité jusqu'au jour néfaste où il finit par incendier son wagon. Sur quoi le conducteur du train envoya promener le jeune Edison, avec ses piles et son fourneau.

Il avait alors 16 ans. A peine rendu à la vie privée, il installe son imprimerie dans la cave de son père et transforme son journal en magazine, sous le titre : *Paul Pry* (Paul l'Indiscret).

Sans doute le titre était trop bien justifié : un lecteur indigné fait irruption dans la cave du précoce Marat, l'entraîne au bord de la rivière voisine et l'y lance sans autre forme de procès. Heureusement Edison savait nager. Il renonça au journalisme pour se consacrer exclusivement aux études télégraphiques et aux perfectionnements dont il caressait déjà l'idée.

Quelques mois plus tard, il avait trouvé son procédé pour transmettre plusieurs dépêches à la fois sur le même fil ; une compagnie d'électricité le prenait à son service ; bientôt il réalisait par la vente de deux ou trois brevets des profits suffisants pour établir à New-York sa première usine électrique.

Une de ses sœurs raconte qu'à l'âge de 6 ans, on le cherchait partout sans le trouver. On finit par le dénicher dans le poulailler, en train de couver des œufs. Il avait observé comment les poules s'y prenaient, et les imitait, découvrant ainsi l'incubation artificielle. C'était sa première invention.

(*Extrait du Moniteur des loteries.*)

Il salua et sortit ; Mme de Manlieu, désespérée, eut vainement un dernier cri d'appel ; l'abbé suivit Pierre.

— Je ne sais que penser, lui dit-il d'une voix grave. Peut-être vous sacrifiez-vous à ceux qui vous ont élevé et aimé... Peut-être nous sacrifiez-vous à quelque terrible rancune d'enfant abandonné, qui a trop souffert de son abandon... Vous me paraissez un homme énergique, à l'esprit droit, aux nobles sentiments... Laissez-moi espérer que vous chercherez consciencieusement la vérité, que vous interrogerez votre... votre mère...

— L'interroger ! la torturer ! lui énoncer un doute lorsqu'elle a eu le sublime héroïsme de garder le silence, en voyant la fortune qui s'offrait à moi ! Non, certes, je ne l'interrogerai pas.

M. de Manlieu resta attéré en entendant ce cri d'amour filial... Il n'avait plus rien à dire, tout était bien fini... si cet homme était son frère, il serait perdu pour eux... Pierre ne voulait pas être éclairé, et prétendait demeurer le fils de la paysanne.

Silencieusement, il se serrèrent la main ; ils ne devaient plus se revoir.

Trois mois après, quelques lignes du curé de Biénat apprenaient à l'abbé de Manlieu que Pierre Bernard avait obtenu son congé et venait d'épouser Suzette.

Pierre aimait sa femme, il était adoré de sa mère, de beaux enfants égayaient sa chaumière... Il eût dû être heureux...

Hélas ! Hélas ! le séduisant mirage entrevu pendant une seconde, vint parfois se réprésenter dans ses songes, et il lui arriva de soupirer, courbé sur sa charrue, lorsqu'un élégant équipage passait rapide, faisant voler la poussière du chemin...

Comme une griffe de diamants, l'éblouissante tentation avait imprimé une marque indélébile à ce cœur de granit. Il sut la repousser, mais ne l'oublia jamais...

Jeanne FRANCE.

Onna veindzance.

Quand l'est qu'on sâ son catsimo su lo bet dâo dâi et qu'on a étâ à la cura lè duè derrâirès z'annâïès qu'on allâvè à l'écoula, seimbliè qu'on dussè étrè bon chrétien, et qu'on dussè sè rassoveni dè cllia reponsa d'*Essacé*, que sè dit : « La vengeance est défendue aux Chrétiens de même qu'aux Juifs. » Eh bin, l'est bin râ que y'aussè cauquon que sâi prâo bon po cein attiutâ ; et quand on vo fâ oquiè que ne vo va pas, on n'est pas conteint dévant dè s'étrè reveindzi.

Lâi avâi onna serveinta per tsi Djan-Abran, que dévessâi prépârâ lo medzi po tot lo mondo et que dévessâi assebin travailli pè la campagne, dè maniére que quand l'arrevâvè on pou tard po allumâ, sè faillâi dépatsi. Cein pâo onco allâ se lo bou est set, kâ s'on a dâi tsenevouets âo dâi rebibès po allumâ, avoué cauquiès boutseliès et autro prin bou po mettrè dézo lè z'étallès, on a bintout onna bouna voilâïe, et lo fû est vito tsaud. Mâ s'on n'a què dâo bou verd et que faillè adé fotemassi aprés avoué lo crouïon et lo bernâ po soclliâ et po attusi, va-t-âo diablio ! on n'est pas fotu dè férè borbottâ la mermita, et avoué cein que la foumâire vo fâ pliorâ lè ge, la cousenâire s'eingrindzè.

Ôra, ne sé pas se la serveinta à Djan-Abran avâi fé oquiè âi vôlets ; mâ tantiâ que clliâo compagnons, ein apporteint dâo bou à la cousena, po que la serveinta pouéssè s'épliâiti, aviont mécliâ onna brachâ dè verd avoué lo set, rein què po l'eimbétâ. Ma fâi, coumeint bin vo peinsâ, lo fû bourlâvè mau, et la pourra pernetta s'éborniyîvè lè ge avoué lè chindrès, à fooce dè soclliâ. Le sè démaufiâ dè la farça ; mâ le ne dit rein dâo tot et sè peinsâ : atteindè pi, tsaravoûtès ! et la sorciére, po sè reveindzi, ein dresseint la soupa, copâ dein la terrine onna truffa tota crüa, et le lè z'allâ criâ po dinâ.

Lè gaillâ, ein arreveint à l'hotô, sè peinsâvont que la serveinta lè z'allâvè einsurtâ ; mâ rein dâo tot ; l'avâi l'ai tota dzeintrollietta ; mâ le rizâi tant mé per dedein sa barba ; et quand lè lulus, qu'aviont boun'appetit et que sè redzoïessont dè tapâ su la soupa, euront coumeinci à medzi et que cheintiront dézo lè deints clliâo bocons dé truffès que faillâi croussî et qu'aviont on goût dâo diablio, firont la potta, et furieux contrè la serveinta, lâi firont :

— Quinna caïenéri dè soupa no bailli-vo quie ?

— N'est-te pas bouna, repond la serveinta que fasâi se n'ébâyâ ?

— Oh na fâi na, et ne sé pas coumeint on oûsé servi onna tôla gadrouille, fâ ion dâi vôlets !

— Eh bin, repond la serveinta de